

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 50

Artikel: Chez nous : mon Jura... et le monde [i.e. monde]
Autor: Deslandes, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMAÏDE

PARAISSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRÛN**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de décembre.

Le remboursement leur sera présenté avec le numéro du 28 décembre.

NOUS AVONS REÇU...

Mme Ribaux, de Bevaix, est abonnée depuis cinquante ans à notre journal. Elle adresse les lignes suivantes au « Conteur Vaudois » et nous les insérons avec plaisir, heureux du témoignage que rend notre fidèle collaboratrice à son cher journal.

A mon fidèle ami, le Conteur Vaudois !

Depuis combien d'années, combien de samedis, viens-tu, tel un beau rayon de soleil, égayer ma demeure ?

Lors de tes premières apparitions, mon temps était précieux et je ne pouvais jouir de ta présence qu'au moment où, du premier au dernier, les enfants étaient endormis.

Au cours de la mise en berceau ou au lit, je disais au père une fois par semaine et à ce beau moment où la lampe s'allume : Voilà toujours cette misérable assemblée de commune qui vient tout gêner. — Et chaque fois, c'était le samedi, je recevais cette réponse : Mais, ainsi que toutes les semaines, le Conteur n'est-il pas arrivé ? Il te dira sûrement des choses intéressantes et peut-être trouveras-tu aussi quelque chose à lui raconter ! — Ah ! si je m'y mettais, ce serait pour me plaindre des conseils de communes, ces ennemis du bonheur des pauvres femmes dont ils font de malheureuses délaissées !

Puis, par vengeance et aussi pour ne pas aller en vain la question, je jetais triomphalement cette phrase : Après tout, j'ai de quoi te remplacer très avantageusement. Tu l'as dit : Nous sommes à samedi, jour du Conteur.

O temps où tu remplaçais, un soir par semaine, le mari libéré de son joug pesant ou léger, selon les circonstances, qu'es-tu devenu ? Hélas ! ce temps est passé, perdu à jamais ! — Les enfants, oiseaux de passage, ainsi que nous l'avons été, ont quitté le vieux nid pour s'en créer de plus soignés, de plus doux peut-être, selon les règles du temps ! Ainsi tout est fini : les enfants ont quitté leur nid, ils sont loin ! Tout est loin !

Et voilà que retentit la voix du facteur, criant chaque samedi : « Voici le Conteur ! »

Alors, retrouvant l'agilité des jours heureux, je m'empresse de saisir l'ami de ma jeunesse, aujourd'hui celui de ma vieillesse ! Sans se lasser, le cher Conteur vient remettre dans ma vie un peu de joie et beaucoup de reconnaissance ;

Merci, fidèle Conteur ! C. R.

Force de l'habitude. — Un horloger, sur le point de marier sa fille, vante ses qualités auprès des parents du fiancé :

— Elle nous a donné beaucoup de satisfaction, dit-il, elle est douce, gentille, économe, c'est un vrai bijou.

Et après une pose, distrait :

— Je la garantis cinq ans sur facture !



LA RIONDAINA ET LA VATSE

N'é jamé vu pe grand bordon
Que clli bedan de Manguelion,
On certain coo que crètiqâve
Et que tot lo dzo ie romnâve.
L'étâi « précaut dâi romnèri »,
Qu'on desâi pè la freteri.
Rein n'étâi jamé à sa potta.
Nion cein, pardieu, vayâi 'na gotta
Que li, à cein que preindâi.
Avoué li, nion pouâve pidâ.
Su lè femme, ie faillâi l'ouère :
« La leinga lâo grâve po cllioûre
Lo mor ! » Et la municipalità,
Lo dzudzo, lè z'autoritâ,
Por li, l'étant ti dâi patraque,
Dâi toupenatse et dâi barjaque !
Menâve la leinga assebin
Contre Clli qu'a fé lo tserpin,
Lo bllia, lo resin, lè fénasse,
Lè z'Esquimau et lè lemasse.
Allâ pi, l'a età punâ
Et l'è cein que vo vu conta...

* *

On certain dzo, aprî veneindze
— Crâio que l'étâi 'na demeindze —
Cutsi deso son gros pèrà,
Manguelion desâi : « Tot parâ
Lo bon Dieu vayâi pas n'istièrre
Que l'a fé dinse lè z'affèrè !
Porquie betâ dein lè z'ottô
Dâi bite de doze quintau
Quemet lè bâo et lè z'armaille,
Lè bolet, mimameint lè faïe
Que sant tote lè ein on mouï,
Que ne pouant pas pi lâo veri
Tote einclliousse vè lè delèze ?
Sant pardieu pas bin à lâo z'aise !...
Et pu dein lè z'air, lè damon
Iô l'a de la pllièce à tsavon,
Porquie betâ lè z'izelette,
Lè riondaine, lè z'aluvette ?
Mè, i'aré met vatsè et modzon,
Tseva, bourrisquo et caïon,
Su lè niolan avoué dâi z'âle.
L'èin pâo damon de clliaô sepalle !
Et i'aré betâ lè z'ozî
Su lè prâ, vè lè peqozî. »
Tandu que dinse dèvesâve
Manguelion et que crètiqâve,
Tot en reluqueint son pèrà,
Et ti tè z'abro de son prâ,
Vaitcè tot d'on coup 'na riondaine,
Que l'avâi tot rupâ d'aveina
Et qu'avâi lo pètro gonclliâ,
Lâisse corre on bocon de cllia :
Onna bin galèza cailletta
Que tsi, sein fère trâo de chetta,
Dessu lo nâ à Manguelion.
— C'osse ne cheint pas lè z'ugnon !
Que fâ dinse nouïtron romnâre.
Sti coup, su quitto po la pouâre !...
Tot parâ, l'été rido guieu
De pouâi crètiqâ lo bon Dieu :

Se dein l'air l'avâi met lè vatsè
Sarè pardieu bin adoubâ :
N'è pas 'na caille su lo nâ
Qu'aré reçu mâ... dâo papet âi z'èpenatse !
Marc à Louis.

Du répît... — Garçon, donnez-nous la carte.
— Voilà, messieurs. Ces messieurs-dames désirent-ils un filot-madère ?
— Non !
— Un gigot braisé aux olives ?
— Nous allons voir !
— Des pieds de mouton à la poulette ?
— Eh ! non, garçon. Voyons, donnez-nous un peu de répît.
Le garçon s'éloigne, visiblement contrarié et murmurant : « du répît, du répît... »
Puis revenant sur ses pas :
— Je regrette, il n'en reste plus, messieurs.



MON JURA... ET LE MONDE

Il est des auteurs morts qu'il faut qu'on ressuscite. D'autres ne font que sommeiller dans la mémoire des hommes, qui, d'eux, retiennent un nom, deux titres et une vague impression. Ceux-là, il suffit qu'une pieuse amitié les ranime — et voici que la chaleur de leur œuvre projette un rayonnement nouveau. C'est le cas de la comtesse de Gasparin, qui fut, dans un temps de conformisme intellectuel et religieux, le plus personnel de nos écrivains romands. Cette grande émancipée (par l'allure, s'entend, et non par les mœurs) menait à travers le monde son génie personnel, qui n'était pas mince, ses amis de la « Bande du Jura » et, quand il lui plaisait, son mari, cet esprit affiné, sensible, courageux tout de même, qui nous laissa de fortes et fières « Pensées de Liberté ». Et Madame de Gasparin ne craignit pas, comme on va le voir, de « ruer dans les brancards »...

* *

Deux dispositions principales, dans cette nature riche : l'ardent amour de la nature et un frénétique individualisme religieux, qui lui fit commettre pas mal d'injustices. Au fond, deux tendances qui n'en faisaient qu'une, tant elle porta dans son amour des montagnes, des forêts et des paysages, la recherche de Dieu. Elle le voyait partout, elle lui parlait, seule à seul ; elle ignorait toujours l'enrichissante humilité de l'adoration collective. Sa sensibilité devant la nature, image de son Créateur, son habitude — un peu indiscrette à nos yeux — de mêler la personne de Dieu à toutes ses émotions lyriques, elles s'expriment dans cette simple phrase, tirée de sa préface aux « Horizons prochains » :

« Tout livre, au fait, est un voyage ; en voyage, on ne trouve guère que ce qu'on a ; riche le bagage, riche la conquête... Si vous avez de la bonhomie, quelque amour pour la nature de Dieu, le don des humbles bonheurs, venez, prenons par ce pré, le long de cette eau ; à nous deux, notre fortune est faite. »

Toute l'indépendance, la fougue, l'ingénuité

profonde de ce bel écrivain se retrouvent dans cette formule.

* *

A son œuvre abondante, périmée pour une large part, le « morceau choisi » s'imposait. Si Mme de Gasparin est de tous les temps par son frais sentiment du paysage, si sa communion avec le divin ne nous choque, à la rigueur, que par certaines formes de l'expression, la « dame de Valeyres » s'est exprimée sur toutes choses avec une abondance lâchée, qui exige retouche. Dans cet arbre touffu, trop de branchettes ne portent pas de fruit... Pour conserver au Pays romand le meilleur de cette œuvre ardente, mais indisciplinée, pour révéler à la génération présente cette source abondante de lyrisme religieux ou profane, il fallait émonder. Une disciple fervente, lettrée délicate, s'en est chargée : Mlle Marie Dutoit, elle-même écrivain de valeur. Dans l'ensemble très feuillé de cette œuvre, elle a choisi, classé, ordonné ; à son recueil, elle a donné une préface lucide, où l'historien, le moraliste, l'homme de goût retrouveront en quelques pages le raccourci d'une vie intense et tragique, et la genèse d'une œuvre qui ne saurait plus s'enfoncer dans l'oubli.

Pour le choix, très malaisé, Mlle Dutoit y a fort bien réussi. Elle a mis en valeur la grande lyrique, la « femme d'œuvres », la voyageuse, la sensible, cette écorchée vive dont les « Tristes-humaines » renferment d'émouvantes richesses. Voyez la châtelaine de Valeyres, sensible à la tyrannie de l'atmosphère, au temps qu'il fait, tout bêtement, aux âpretés du climat, aux mélancolies du ciel, puis aussitôt reprise par sa singulière vitalité et muée en femme d'œuvres. A travers les prés, les bouquets de pins, la forêt, elle s'en va vers la tuilerie, pour secourir une accouchée. « Cette femme ne veut pas mourir ; chacune de ses couches est un enfer, elle le traverse, elle se mesure avec la mort, se débarrasse de ses étreintes et, huit jours après, on la voit passer conduisant le vieux cheval qui traîne le vieux chariot. » En faisant le bien qu'elle peut, elle goûte dans ces courses la saveur de l'air libre, cette sauvage poésie qui passe avec le vent du matin au travers des forêts. Une autre fois, vous la verrez en Italie, ou en Espagne, ou en Corse, où elle mène la candidature de son mari au Corps législatif. Revenue à Valeyres, elle se remettra en route, à travers le Jura : rien de plus dru, de plus égayant que ses promenades au Creux du Van, à la recherche d'une auberge pour y passer la nuit. Ainsi mènera-t-elle sa vie, indépendante et bienfaisante, sarcastique, s'il le faut, devant les attitudes figées et les hypocries puritaines : rien d'Américain dans ce beau tempérament de chrétienne. Et que de bon sens dans ses invectives... A certain endroit, on croirait qu'elle a pressenti les errements du christianisme social de 1910, qui prétendait mêler maîtresses et domestiques, patrons et ouvriers dans une fausse égalité — quitte à leur faire retrouver plus durement leurs différences, dès le lendemain matin.

Derrière les broussailles du caractère, Mme de Gasparin révèle un grand cœur. Elle fut une grande vivante. Et, comme toute femme très vivante, elle agaça prodigieusement ses contemporains et ses contemporaines. A travers le recueil de Mlle Dutoit, rendons-lui la justice qui lui est due : elle reste un de nos plus vigoureux écrivains, et personne chez nous, avant Ramuz, n'a peint comme elle la montagneuse nature du Pays Romand et la peine des hommes qui le cultivent.

Pierre Deslandes.

Je t'aime. — Un savant suédois s'est mis à l'ouvrage. Il projette d'établir la phrase « Je t'aime » dans mille dialectes et idiomes différents. Il nous apprend que les Chinois disent : « Uougai-ni », les Arméniens ont le passionné « Se sirem as hez », les Arabes le bref « Nehabbek », les Indous le languissant « Main Sym ka pisar kartim ». Mais le Groenlandais bat le record : « Nnigraecerlinalerfironajunguarriguak ! » Il est vrai qu'en ce pays froid les mots « Je t'aime » ne doivent pas être employés souvent.

Xem.

Juste réclamation. — Monsieur le président du tribunal, puisque les poules que j'ai volées appartiennent à un conseiller d'Etat, je réclame mon inculpation sous un mobile politique !

JEAN-MARC NE NEGLIGE PAS SA LOUISE

MOI, dit Jean-Marc, je ne me serais jamais figuré avoir autant de plaisir à Paris.

Il y a des éternités qu'on en parle de ce Paris ; qu'on se dit : Il faudrait bien se décider à faire un tour par là-bas. Alors depuis le temps qu'on y revient, ma Louise m'a dit : « Dis-donc, Jean-Marc, si tu profitais ; le cousin Eugène nous invite depuis si longtemps. Vas-y cet automne, toi. Moi, j'irai l'année prochaine. Décide-toi une belle fois. »

Je ne demandais que ça.

Aussi, dès la réponse du cousin, je me suis « embrié » pour Vallorbe, la frontière, retenant bien les dernières paroles de Louise « Ne m'oublie pas. Rappelle-moi quelque chose de joli. »

Quelle chose de joli... Ça n'a pas été tout seul. Il y en avait tant et tant que, ni le cousin Eugène et sa femme qui me donnaient chaque jour une nouvelle idée, ni les magasins où on m'a bien promené — je sens encore le plongeon que j'ai risqué faire en m'encoublant avec mon parapluie sur un trottoir roulant qui, en rien de temps, vous envoi aux étages ; et les demoiselles regardaient d'en bas : « Oh ! ce vieux qui gigote ! » Mais j'ai pu me raccrocher et sauver l'honneur à la dernière minute — et qui n'étaient pleins que de jolies choses, rien ne pouvait me fixer. Je ne savais pas que choisir.

Enfin, à force d'y réfléchir, je me suis dit que ma Louise serait toute fière si je lui rapportais une jolie robe de Paris pour la prochaine soirée de l'Echo. Dans nos villages, on sait ce que c'est que la mode, souvent mieux que dans les villes. Et une femme, si modeste soit-elle — comme ma Louise — aime tout de même être nippée à l'occasion. On sait tout ça.

J'ai retourné cette idée pendant quelques jours, et me suis tout par un coup décidé.

La femme d'Eugène était malheureusement occupée. Aussi, comme le temps pressait, suis-je retourné seul faire ma commission. Mais où aller ?

Pas à la « Samaritaine » en tout cas, Louise et moi nous sommes trop méfiants ! Pas au « Bon Marché », elle pourrait croire que j'ai fait le rapt. Pas au « Louvre », des souvenirs historiques pour une robe de soirée ! Pas aux « Galeries Lafayette », ça sent le frêluquet. Mais oui bien au « Printemps » où le nom sonne si juste ce qu'il faut.

Allons au « Printemps », c'est là que je trouverai, me suis-je dit.

J'ai donc cherché d'abord dans un immense rez-de-chaussée, grand comme cinq à six Grenettes, pas moins, où je me suis perdu sans rien apercevoir d'habits. Rien que des parfums, des poudres, tout un attirail qui sentait joliment bon, des tables garnies de mouchoirs tout en dentelles, des bas, des gants, j'en ai vu, j'en ai vu. A la fin, un monsieur cravaté de blanc, plastron blanc, gilet noir, sans chapeau, m'a demandé ce que je voulais.

— Ah ! bien, a-t-il dit. Confections pour dames. Robes. Au second. Chasseur !...

Un jeune homme costumé s'est approché, m'a mis dans l'ascenseur et je suis arrivé au bon endroit.

Trois demoiselles tellement aimables voulaient s'occuper de moi. Je ne savais laquelle choisir. J'ai dit très fort ce que je voulais. Et qu'elles se débrouillent entre elles.

Alors la plus débrouillardie m'a conduit devant un, deux, cinq, dix, vingt tas de robes. J'en avais le « tourni ». Je lui ai dit tout net :

— Ecoutez, mademoiselle, je voudrais avoir une robe de soirée pour ma Louise. Vous qui avez tant de goût, choisissez pour moi.

— Monsieur n'est pas fixé pour la teinte ?

— Oh ! si, du rose, naturellement. Louise l'aime beaucoup.

Elle a sorti des robes roses toutes plus mignonnes les unes que les autres. Je voyais déjà ma Louise dedans...

— Quelle taille a Mademoiselle ?

« Mademoiselle », me suis-je pensé. Heu, heu, il y a belle lurette... Enfin, après tout, si ça lui plaît, à cette vendeuse, Louise n'en saura tou-

jours rien. Aussi, pour ne pas la contrarier, ai-je seulement répondu :

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Dame, ça va être difficile. Je voudrais pourtant que vous preniez quelque chose qui aille tout à fait bien à mademoiselle. Voyons, Monsieur, regardez un peu autour de vous. Ne voyez-vous pas une vendeuse qui lui ressemble un peu ?

Par chance, au même instant, je vis une cliente qui choisissait une robe, et qui avait, à peine un peu moins forte peut-être, la taille de ma Louise.

— Ça y est, que je fais. Voici là une dame qui me rappelle beaucoup Louise. Croyez-vous qu'on pourrait lui demander d'essayer ?

— Ah ! ça... dit la vendeuse.

Ma foi, comme elle n'avait pas dit non, j'ai pris mon courage à deux mains et me suis approché bien poliment de la dame qui, de tout près, me semblait vraiment gentille.

— Pardon, excuse, Madame, j'achète une robe de soirée pour ma Louise, ma femme. Si c'était un effet de votre bonté, oserais-je vous demander de bien vouloir me l'essayer une petite minute, histoire de voir comment ça va. Vous seriez bien aimable. Vous avez tout à fait en plus mince la même taille que ma femme.

La dame rit aussi. C'est si gai ces parisiennes ! Puis elle prit la robe et disparut. J'en avais presque souci, mais ma vendeuse me fit signe d'attendre.

Bientôt, en effet, la dame revint, ravissante dans la robe rose.

— Oh ! il n'y a rien à dire, madame, cette robe vous va comme un gant. Vous êtes jolie à croquer là-dedans, mignonne comme une églantine du mois de juin. Ce que ma Louise va être contente...

Et patati et patata, je lui en débitais, je lui en débitais. Car tout en débitant je me disais : C'est pas tout ça, mon brave Jean-Marc, comment diantre la remercier, cette dame ? Pas moyen pourtant de lui offrir une bonne-main. Si seulement elle était un homme, ça irait tout seul ; je l'emmènerais prendre trois décis et la politesse serait rendue. Mais diable, comment faire ?

Je ne trouvais rien. Comme elle disparaissait, je lui ai vite tracé après pour lui dire :

— Je vous remercie mille et mille fois, ma chère dame. Vous m'avez rendu un fier service et fait un vrai plaisir. A la prochaine ! On se retrouvera et je vous reverrai ça.

Et elles riaient.

Ah ! la jolie partie !

Pim.

L'ampoule. — Une brave domestique, échappée depuis peu de sa lointaine campagne, constate qu'une ampoule électrique n'éclaire plus. Elle la dévisse et la jette dans une poubelle. En même temps retentit une violente détonation.

Prise de peur, la domestique s'affole ; puis, revenant à l'ampoule, elle en voit les débris :

— Zut ! murmure-t-elle, je l'ai jetée et elle a éclaté. Sûr qu'elle était pas usée, puisqu'il y avait encore de l'électricité dedans !

Le malin cordonnier. — Sur le magasin d'un cordonnier à Rouen on peut voir en guise d'enseigne une boîte avec cette gamme :

Si fa si la si ré

AU REVOIR ET MERCI !...

E vous dis, cher monsieur, que loin d'être en progrès, l'instruction, dans le canton de Vaud, diminue. Constatez dans votre correspondance particulière combien il y a de fautes d'orthographe dans un certain nombre de lettres.

— Vous faites erreur, cher monsieur !... Chaque année, au contraire, l'instruction s'accroît dans les masses profondes de notre pays !

Ce dialogue s'échangeait au Café des Mille Colonnes, près de la coquette ville de M., entre deux vieux habitués.

La discussion se continua longtemps encore sur le même sujet, et les deux messieurs, acharnés à se convaincre, en arrivèrent à élever la voix au point de gêner leurs voisins.

Un de ceux-ci, un vieil Anglais qui s'appelait Spick-Yass, et qu'on avait coutume de nommer le père Spick-Yass — car il ne manquait pas de